

LA SONATE A KREUTZER

(Suite ¹)

XVI

— Vous avez parlé des enfants. De nouveau quel terrible mensonge au sujet des enfants ! Les enfants, bénédiction de Dieu ; les enfants, joie de la vie. Tout cela était autrefois. Maintenant il n'y a rien de pareil. Les enfants c'est de la souffrance et rien de plus. La plupart des mères le sentent ainsi et parfois, par hasard, le disent. Demandez à la majorité des mères de notre monde, de la classe aisée, elles vous diront que la crainte de voir leurs enfants malades ou mourir fait qu'elles n'en désirent point avoir ; ou si elles en ont, qu'elles ne veulent pas les nourrir afin de ne s'y pas trop attacher et en souffrir. Le plaisir que leur donne l'enfant par son charme, ses petites menottes, ses petits pieds, par tout son corps, le plaisir donné par l'enfant est moindre que la souffrance qu'elles en éprouvent, sans même parler de la maladie ou de la mort de l'enfant, par la crainte seule de la possibilité de cette maladie et de cette mort. Ayant pesé les avantages et les désavantages, elles trouvent que ceux-ci l'emportent et, par conséquent, qu'il est peu enviable d'avoir des enfants. Elles le disent tout franchement, s'imaginant que ces sentiments proviennent de leur amour maternel, qu'ils sont bons, louables, et qu'elles en peuvent être fières. Elles ne remarquent pas qu'en raisonnant ainsi elles nient tout simplement l'amour et n'affirment que leur égoïsme. Pour elles, il y a moins de plaisirs du charme de l'enfant que de souffrances en raison de leurs craintes pour lui. C'est pourquoi il ne faut pas avoir d'enfant qu'elles aimeraient. Elles sacrifient non leur propre personne pour un être aimé, mais elles sacrifient pour elles-mêmes un être qu'elles auraient à aimer.

Il est clair que ce n'est pas de l'amour, mais de l'égoïsme. Cependant aucune voix ne s'élève pour condamner ces mères

(1) Voy. *Mercury de France*, n° 354.

de famille aisées à cause de leur égoïsme, au souvenir de tout ce qu'elles souffrent lors de la maladie des enfants, grâce encore aux mêmes médecins. Quand je me rappelle, même maintenant, la vie et l'état d'esprit de ma femme les premiers temps, avec trois ou quatre enfants, qui l'absorbaient toute, l'horreur me saisit ! Ce n'était pas une vie, c'était un danger perpétuel, le salut de ce danger, un nouveau danger, et, de nouveau, des efforts désespérés, et, de nouveau, le salut. La situation était toujours analogue à celle d'un navire qui sombre. Parfois il me semblait qu'elle le faisait exprès, qu'elle feignait de s'inquiéter des enfants pour me subjuguier, pour obtenir en sa faveur la solution de toutes les questions. Parfois, il me semblait que tout ce qu'elle disait et faisait en pareil cas elle le faisait et disait exprès. Mais non, elle souffrait terriblement à cause des enfants, à cause de leur santé, de leurs maladies. C'était une torture pour elle et pour moi aussi. Et elle ne pouvait ne pas souffrir. L'attraction qu'exercent les enfants, le besoin animal de les nourrir, de les soigner, de les défendre, étaient ce qu'ils sont chez la majorité des femmes sans avoir ce qu'il y a chez les animaux : l'absence d'imagination et de raison. Une poule ne craint pas ce qui peut arriver à son poussin, elle ne connaît pas toutes les maladies qui peuvent l'atteindre, elle ne sait pas tous les moyens qu'imaginent les hommes, pensant, par eux, triompher de la maladie et de la mort. Les enfants, pour la poule, ne sont pas une souffrance. Elle fait pour ses poussins ce qu'il lui est propre de faire et lui procure de la joie. Les enfants, pour elle, c'est du plaisir. Quand un poussin tombe malade, les soins de la poule sont très définis : elle le réchauffe, le nourrit, et, faisant cela, elle sait qu'elle fait tout ce qui est nécessaire. Si le poussin crève, elle ne se demande pas pourquoi il est mort, où il est parti, elle glousse un moment, puis continue à vivre comme auparavant. Mais pour nos malheureuses femmes, ce n'est pas la même chose. Sans parler des maladies, elles ont entendu de tous côtés et lu des recettes infiniment variées et constamment modifiées sur la façon de soigner, d'élever les enfants. Il faut les nourrir avec ceci ; non, pas avec ceci, avec cela. Il faut les vêtir, les baigner, les faire dormir, les promener ; pour cela nous apprenons, ou plutôt elles apprennent chaque semaine de nouvelles méthodes. C'est à croire qu'on a commencé hier

seulement à faire des enfants. Et si l'on n'a pas baigné à un certain moment, alors c'est nous qui sommes coupables. Nous n'avons pas fait ce qu'il fallait faire.

Voilà quand l'enfant est bien portant. C'est déjà une souffrance. Mais si l'enfant tombe malade, alors c'est fini. C'est un enfer. On suppose qu'on peut guérir la maladie et qu'il existe une science pareille et des gens — les médecins — capables de le faire. Encore, parmi ceux-ci, pas tous, mais les meilleurs. Voilà donc l'enfant malade; il faut le trouver ce meilleur, celui qui guérit, et alors l'enfant sera sauvé. Si l'on ne trouve pas ce médecin, ou si l'on ne vit pas dans la grande ville où il habite, alors l'enfant est perdu. Et ce n'est pas une croyance particulière à une femme, c'est celle de toutes les femmes de sa classe. De tous côtés elle n'entend que ceci : Catherine Semionovna a perdu deux enfants parce qu'elle n'a pas appelé à temps Ivan Zakaritch, tandis qu'Ivan Zakaritch a sauvé la fille aînée de Marie Ivanovna. Chez les Petrov, on a suivi à temps les conseils du docteur, on s'est installé dans différents hôtels, et tous sont restés vivants. S'ils ne s'étaient pas séparés, les enfants seraient morts. Cette dame avait un enfant faible; sur les conseils du docteur on est allé dans le Midi et on a sauvé l'enfant. Comment donc ne pas se tourmenter, ne pas être inquiet tout le temps, quand la vie des enfants, auxquels la mère est bestialement attachée, dépend de ce qu'elle entendra dire à Ivan Zakaritch. Et personne, lui-même moins que tous, ne sait ce que dira Ivan Zakaritch, car il n'ignore pas, lui, qu'il ne sait rien et ne peut aider en rien, mais il ordonne n'importe quoi pour qu'on ne cesse pas de croire qu'il sait quelque chose. Si la femme était tout à fait animale, elle ne souffrirait pas ainsi. Si elle était tout à fait un être humain, elle aurait foi en Dieu et dirait et penserait comme pensent et disent les croyants et les femmes du peuple : « Dieu a donné, Dieu a repris; nous sommes tous entre les mains de Dieu. » Elle penserait que la vie et la mort de tous les hommes, aussi bien que de ses enfants, sont en dehors du pouvoir humain et n'appartiennent qu'à Dieu seul; et, alors, elle ne serait pas tourmentée par l'idée qu'il était en son pouvoir de prévenir la maladie et la mort de l'enfant, et qu'elle ne l'a pas fait. Autrement voici quelle est sa situation : elle met au monde les créatures les plus fragiles, soumises à

d'innombrables maux, des créatures très-faibles. Elle ressent pour ces créatures un attachement passionné, bestial. Ces créatures lui sont confiées, et, avec cela, elle ignore les moyens de les conserver, tandis que ces moyens sont révélés à des gens complètement étrangers, dont on ne peut obtenir les services et les conseils que contre beaucoup d'argent, et encore pas toujours. Comment donc ne pas souffrir ! Ma femme se tourmentait toujours. Il arrivait que nous nous reposions après une scène de jalousie, ou tout simplement une querelle, et nous pensions vivre, lire, réfléchir. A peine s'est-on mis à quelque chose que tout à coup arrive une nouvelle : Vassia a vomi, Marie a eu une selle sanguinolente, Andrucha a l'urticaire, et c'est fini, il n'y a plus de vie. Où courir ? Quel médecin appeler ? Comment séparer les enfants ? Et commencent les clystères, les températures, les mixtures, les médecins. A peine cela est-il terminé qu'arrive autre chose. Nous n'avons jamais eu une vie de famille calme, régulière. C'était, comme je vous l'ai dit, la lutte perpétuelle contre des dangers imaginaires et réels. Les choses se passent ainsi dans la plupart des familles. Dans la mienne, c'était avec une intensité particulière. Ma femme aimait ses enfants, et croyait facilement tout ce qu'on lui disait. De sorte que la présence des enfants non seulement n'améliorait pas notre vie, mais l'empoisonnait. En outre, les enfants étaient pour nous un nouveau sujet de querelles. Dès leur naissance, et plus ils grandissaient, les enfants étaient précisément l'objet et le sujet de discorde. Non seulement les enfants étaient un objet de discorde, mais ils étaient des armes de lutte. Nous avions l'air de nous combattre mutuellement avec les enfants. Chacun de nous avait son préféré, son arme de lutte. Moi, je combattais surtout par Vassia l'aîné ; elle, par Lise. De plus, quand les enfants commencèrent à grandir et que leur caractère se dessina, il arriva qu'ils devinrent des alliés que chacun de nous attirait de son côté. Eux, les pauvres, souffraient beaucoup de cela, mais dans notre lutte continuelle, nous n'avions pas le temps de penser à eux. La fillette était mon alliée ; l'aîné, le garçon, qui lui ressemblait beaucoup et qui était son préféré, souvent m'était haïssable.

XVII

— Ainsi avons-nous vécu. Nos relations étaient de plus en plus hostiles, et nous en vîmes enfin à un tel point que ce n'était déjà plus le désaccord qui produisait l'hostilité, mais l'hostilité provoquait le désaccord; quoi qu'elle dît d'avance j'étais en désaccord avec elle; et, de son côté, il en était de même.

Vers la quatrième année de notre mariage, il fut tacitement décidé entre nous que nous ne pouvions nous comprendre. Sur les questions les plus simples, nous demeurions chacun avec notre opinion, obstinément, surtout sur la question des enfants. Je me rappelle maintenant que les opinions que je défendais alors ne m'étaient pas du tout si chères que je n'en pusse faire le sacrifice. Mais comme ses opinions étaient contraires, céder signifiait céder à elle. Et cela je ne le pouvais pas. Elle aussi. Elle trouvait sans doute qu'elle avait toujours raison contre moi, et moi, quand je discutais avec elle, j'étais à mes yeux un vrai saint. En tête-à-tête, nous étions presque condamnés au silence, ou à des conversations que, j'en suis sûr, des animaux pourraient avoir entre eux : « Quelle heure est-il ? Il est temps de se coucher. Qu'y a-t-il pour dîner aujourd'hui ? Où irons-nous ? Qu'y a-t-il dans le journal ? Il faut envoyer chercher le médecin. Marie a mal à la gorge. » Il suffisait de sortir de ce cercle, étroit à l'extrême, de la conversation, pour que l'irritation éclatât. Nous nous chicanions à propos du café, de la nappe, de la voiture, des cartes, pour des futilités enfin qui n'avaient d'importance ni pour l'un ni pour l'autre. Quant à moi, du moins, j'étais toujours violemment excité contre elle. Je regardais parfois comment elle versait le thé, comment elle balançait son pied, comment elle portait sa cuiller à sa bouche, comment elle soufflait sur les liquides chauds ou les aspirait, et je la détestais pour tout cela comme pour de mauvaises actions. Je ne remarquais pas alors que ces périodes d'irritation alternaient très régulièrement avec les périodes de ce que nous appelions l'amour. Chacune de celles-ci était suivie de celles-là.

Une période d'amour ardent était suivie d'une longue période de colère; une manifestation plus faible de l'amour était suivie d'une période d'irritation plus faible, et nous ne com-

preinions pas alors que cet amour et cette haine étaient le même sentiment animal, sous deux faces opposées. C'eût été terrible de vivre ainsi, si nous avions compris notre situation. Mais nous ne la comprenions pas et ne la voyions pas. C'est le salut et le supplice de l'homme que, lorsqu'il vit irrégulièrement, il peut s'illusionner pour ne pas voir les misères de sa situation. Ainsi fîmes-nous.

Elle cherchait à s'oublier en des occupations absorbantes, hâtives, dans les soins du ménage, de l'ameublement, de ses costumes et de ceux des enfants, de l'instruction de ceux-ci et de leur santé. Chez moi, c'était l'ivresse : l'ivresse du service, de la chasse, des cartes. Nous étions toujours occupés. Nous sentions tous deux que plus nous étions occupés, plus nous pouvions être méchants l'un pour l'autre. « C'est bien à toi de faire des grimaces, pensais-je, tu m'as fait des scènes toute la nuit, et moi, j'ai une séance demain. » « Cela t'est bien égal à toi, non seulement pensait-elle, mais disait-elle, mais moi je n'ai pas dormi de la nuit à cause de l'enfant. » Ces nouvelles théories de l'hypnotisme, des maladies mentales, de l'hystérie, tout cela n'est pas une simple bêtise, c'est une bêtise dangereuse et mauvaise. Charcot, j'en suis sûr, aurait dit que ma femme était hystérique, et moi un être anormal, et il eût voulu nous soigner. Mais il n'y avait en nous rien à soigner.

Nous vivions ainsi dans un perpétuel brouillard, sans voir notre état. Et s'il n'était arrivé ce qui s'est passé, j'aurais vécu ainsi jusqu'à la vieillesse, et serais mort convaincu que ma vie avait été bonne, sinon très bonne, du moins pas mauvaise, ordinaire ; je n'aurais pas vu cet abîme de malheurs et ce mensonge ignoble dans lequel je me débattais.

Nous étions comme deux galériens attachés au même boulet, qui s'exècrent, s'empoisonnent l'existence et cherchent à ne pas le voir.

J'ignorais encore que quatre-vingt-dix-neuf ménages sur cent vivent dans cet enfer et qu'il n'en saurait être autrement. Je ne savais cela ni par les autres ni par moi-même.

Étranges sont les coïncidences qui se trouvent dans la vie régulière et même irrégulière ! Juste à l'époque où la vie des parents devient impossible, la nécessité d'aller habiter la ville pour l'éducation des enfants se fait sentir. Ainsi parut pour nous le besoin d'aller nous installer en ville.

Il se tut, par deux fois laissa entendre, dans les demi-ténèbres, ce son qui, en ce moment, me parut des sanglots comprimés.

Nous approchions d'une station.

— Quelle heure ? demanda-t-il.

Je regardai. Il était deux heures.

— Vous n'êtes pas trop fatigué ?

— Non, c'est *vous* qui êtes fatigué ?

— Oui, j'étouffe. Permettez, je ferai un tour, j'irai boire de l'eau.

En chancelant, il traversa le wagon. Je demeurai assis, seul, me remémorant tout ce qu'il m'avait dit, et je devins si pensif que je ne remarquai pas qu'il était rentré par l'autre porte.

XVIII

— Oui, je m'écarte toujours de mon sujet, commença-t-il. J'ai beaucoup réfléchi. J'envisage beaucoup de choses d'un autre point de vue et je voudrais vous en entretenir. Donc, nous vînmes en ville. En ville, les malheureux se sentent moins tristes. En ville, un homme peut vivre cent ans et ne pas remarquer qu'il est mort et pourri depuis longtemps. On n'a pas le temps de s'appesantir sur son sort. Tous sont absorbés. Les affaires, les relations, la santé, l'art, les enfants, leur éducation. Il faut recevoir, faire des visites, il faut voir ceci, entendre celui-ci ou celle-là. En ville il y a toujours deux ou trois célébrités qu'on ne peut se dispenser d'aller entendre. Tantôt il faut se soigner ou soigner un des enfants ; tantôt c'est le professeur, le répétiteur, les gouvernantes, et la vie est absolument vide. Au milieu de toutes ces occupations, nous sentions moins ce que la vie commune avait de pénible.

D'abord les premiers temps nous avions une très bonne occupation : l'installation de la nouvelle demeure, et aussi le déménagement de la ville à la campagne et de la campagne à la ville.

Nous passâmes ainsi un hiver. L'hiver suivant, survint un incident qui resta inaperçu, qui semblait une circonstance sans aucune gravité, mais qui fut la cause de tout ce qui arriva.

Ma femme se trouva souffrante ; les médecins ne lui permirent pas de concevoir un nouvel enfant et lui en enseignèrent le moyen. J'en ressentis un dégoût profond. Je fis tout ce que je

pus pour la détourner de cette décision ; mais avec légèreté et opiniâtreté, elle insista, et je cédaï. La dernière justification de notre vie de cochons, les enfants, fut par là supprimée et la vie devint encore plus ignoble.

Le paysan, l'ouvrier ont besoin d'enfants, bien qu'il leur soit difficile de les nourrir, et ainsi leurs relations sexuelles ont une justification. Mais à nous, qui avons des enfants, les enfants ne sont pas nécessaires. C'est un tracas superflu, des dépenses, des cohéritiers ; c'est un embarras. Aussi n'avons-nous pas d'excuses pour notre vie de cochons. Ou nous nous débarrassons des enfants artificiellement, ou nous les regardons comme un malheur, comme la conséquence d'une imprudence, ce qui est encore pire. Nous n'avons pas d'excuses. Mais nous sommes tellement dépravés qu'une justification ne nous paraît pas nécessaire.

La majorité des gens de la société contemporaine s'adonne à cette débauche sans le moindre remords.

Nous n'avons plus de conscience ; elle est remplacée par la crainte de l'opinion publique et du Code criminel, devenue pour ainsi dire la conscience. Mais dans le cas de débauche dont il s'agit, ni l'une ni l'autre ne sont atteints ; personne, dans la société, n'en rougit ; chacun la pratique — Marie Pavlovna, Ivan Zakaritch. A quoi bon multiplier les mendiants et se priver des joies de la vie mondaine ? Avoir de la conscience devant le Code criminel ou le craindre, il n'y a pas nécessité. Ce sont les filles ignobles, les femmes de soldats, qui jettent leurs enfants dans les mares ou dans des puits ; mais chez nous la suppression se fait en temps opportun et proprement.

Nous vécûmes ainsi encore deux ans. Le moyen indiqué par ces canailles de médecins avait réussi. Ma femme avait engraisé et embelli ; c'était la beauté de la maturité. Elle le sentait et s'occupait beaucoup de sa personne. Elle avait acquis cette beauté provocante qui trouble les hommes. Elle était dans tout l'éclat de la femme de trente ans qui ne fait plus d'enfants, se nourrit bien, est excitée. Sa personne éveillait le désir. Quand elle passait parmi les hommes, elle attirait leurs regards. C'était comme le cheval d'attelage longtemps oisif, de complexion ardente, dont on enlève subitement la bride. Quant à ma femme, elle n'avait pas de bride, comme d'ailleurs les quatre-

vingt-dix-neuf sur cent de nos femmes. Je le sentais et j'avais peur.

XIX

Tout d'un coup, il se leva et s'assit près de la portière.

— Excusez-moi, prononça-t-il, et, les yeux fixés sur la vitre, pendant trois minutes, il resta assis, silencieux.

Puis il poussa un soupir profond et de nouveau prit place en face de moi. Son visage s'était transformé, son regard s'était fait suppliant, et une sorte de sourire étrange crispait ses lèvres.

— Je suis un peu fatigué; je continuerai quand même. Nous avons encore beaucoup de temps, le soleil n'est pas levé. Oui, reprit-il en allumant une cigarette, elle avait engraisé depuis qu'elle cessait de concevoir, et sa maladie, ses inquiétudes pour ses enfants commençaient à disparaître... non, pas disparaître, on eût dit qu'elle se réveillait d'une longue ivresse, et qu'en revenant à elle, elle avait aperçu tout l'univers avec ses joies qu'elle avait oubliées, tout un monde où elle n'avait pas appris à vivre et qu'elle ne comprenait pas. « Pourvu que ce monde ne s'évanouisse pas! Quand le temps est passé on ne peut plus le faire revenir! » C'est ainsi, je crois, qu'elle pensait, ou plutôt qu'elle sentait, et elle ne pouvait ni penser ni sentir autrement, ayant été élevée dans cette idée qu'il n'y a dans le monde qu'une chose qui compte — l'amour. En se mariant elle avait connu quelque chose de cet amour, mais c'était encore loin de tout ce qu'elle avait cru lui être réservé, de tout ce qu'elle attendait; en revanche, que de désillusions, de souffrances, et, une torture inattendue, les enfants. Cette torture l'avait exténuée. Or voilà que, grâce aux serviables docteurs, elle avait appris qu'on peut éviter d'avoir des enfants. Cela l'avait rendue joyeuse. Elle avait essayé et elle était ressuscitée pour la seule chose qu'elle admettait, pour l'amour. Mais l'amour avec un mari plein de jalousie et de méchanceté ce n'était plus ça. Elle se mit à rêver de quelque autre amour pur, nouveau; du moins le pensais-je ainsi.

Elle se mit à épier autour d'elle comme si elle attendait quelque chose. Je le remarquai et, forcément, en fus inquiet. Maintenant, parlant avec moi par l'intermédiaire de tiers, c'est-à-dire qu'elle causait avec d'autres, mais avec l'intention que je l'entendisse, toujours elle exprimait hardiment et mi-sérieu-

sement, sans penser qu'une heure avant elle disait le contraire, cette idée que les soucis maternels sont une duperie, qu'il ne vaut pas la peine de sacrifier sa vie aux enfants, et qu'il faut jouir de la vie quand on est jeune. Elle s'occupait donc moins des enfants, n'y apportait pas le même acharnement qu'auparavant, et se préoccupait de plus en plus d'elle-même, de sa figure, quoiqu'elle s'en cachât, de ses plaisirs et même de son perfectionnement. Elle se remit avec passion au piano naguère oublié dans un coin. Cela fut le commencement de tout.

Il retourna de nouveau à la portière, mais aussitôt, faisant un effort sur soi, il continua :

— Oui, cet homme parut...

Il sembla embarrassé et, par deux fois, émit le son dont j'ai parlé déjà.

Je pensai qu'il lui était pénible de nommer cet homme et de s'en souvenir. Mais il fit un effort, et, comme s'il avait rompu l'obstacle qui l'embarrassait, il continua résolument :

— C'était un vilain monsieur, à mon avis, à mon point de vue. Et cela non parce qu'il a joué un si grand rôle dans ma vie, mais parce qu'il était réellement tel. Au reste, le fait qu'il était un vilain monsieur n'est qu'une preuve qu'elle était irresponsable. Si ce n'eût été lui, c'eût été un autre. Cela devait être ! Il se tut de nouveau. Oui, c'était un musicien, un violoniste, pas un musicien de profession, il était mi-homme du monde, mi-artiste.

Son père, propriétaire terrien, était voisin du mien. Lui, le père, s'était ruiné, et les enfants, trois garçons, s'étaient tous débrouillés. Un seul, celui-ci, le cadet, fut envoyé chez sa marraine, à Paris. Là il entra au Conservatoire, car il montrait des dispositions pour la musique ; il en sortit violoniste et joua dans des concerts. C'était un homme...

Sur le point de dire du mal de lui, il se retint, s'arrêta, et reprit brusquement :

— A vrai dire, je ne sais pas de quoi il vivait, je sais seulement que, cette année-là, il vint en Russie et me rendit visite.

Des yeux humides, fendus en amande, des lèvres rouges, souriantes, une petite moustache cosmétiquée, la coiffure à la dernière mode, un visage vulgairement joli, ce que les femmes appellent « pas mal », une constitution faible, mais sans difformités, et un derrière très développé, comme chez une hot-

tentote, à ce qu'on dit. On dit aussi qu'elles sont très musiciennes. Il savait s'insinuer aussi avant que possible dans l'intimité des gens, et possédait ce flair qui prévient les fausses démarches et fait se retirer à temps ; c'était un de ces hommes qui ont de la tenue, avec ce parisianisme particulier qui se révèle dans des bottines à boutons, une cravate aux couleurs voyantes, et ce quelque chose que les étrangers acquièrent à Paris et qui, dans sa particularité, dans sa nouveauté, agit toujours sur les femmes. Dans les manières une gaité extérieure, factice. Vous savez, cette manière de parler de tout par allusions, par sous-entendus, comme si tout ce qu'on raconte vous le saviez déjà, vous vous le rappeliez et pouviez suppléer aux sous-entendus.

Eh bien, c'est celui-là, avec sa musique, qui fut cause de tout. Au procès, l'affaire fut présentée comme si tout était arrivé par jalousie. C'est faux ; c'est-à-dire, non, pas tout à fait faux, mais il y avait encore autre chose. Finalement on décida que j'étais un mari trompé, que j'avais tué pour défendre mon honneur souillé (comme ils disent dans leur jargon). C'est ainsi que je fus acquitté. Je tâchai d'expliquer l'affaire à mon point de vue, mais on en conclut que je voulais réhabiliter la mémoire de ma femme.

Quelles qu'aient été ses relations avec le musicien, elles n'ont eu de sens ni pour moi ni pour elle ; l'important est ce que je vous ai raconté, c'est-à-dire ma turpitude. Tout est arrivé parce qu'entre nous il y avait cet abîme immense dont je vous ai parlé, cette effroyable tension d'une haine réciproque où le moindre motif suffisait pour faire éclater la crise. Nos discussions, dans les derniers temps, c'était quelque chose de terrible et d'autant plus étonnant qu'elles étaient suivies d'une passion bestiale des plus exacerbées.

Si ce n'eût été lui, c'eût été un autre. Si le prétexte n'avait pas été la jalousie, j'en aurais trouvé un autre. J'insiste sur ce point que tous les maris qui vivent comme je vivais doivent ou faire la noce, ou se tuer, ou tuer leur femme, comme je l'ai fait.

Celui à qui cela n'arrive pas est une exception très rare. Moi, avant de finir comme j'ai fini, j'ai été plusieurs fois sur le point de me suicider, et elle aussi tenta de s'empoisonner.

XX

— Oui, la chose s'était produite peu de temps avant qu'il parût.

Nous vivions presque bien. Brusquement nous nous mettons à causer de quelque chose, d'un chien quelconque qui a reçu une médaille à l'exposition. Elle corrige : Pas une médaille, un diplôme d'honneur. La discussion commence, d'un sujet on passe à un autre, et puis les reproches : « Oui, je le sais depuis longtemps, c'est toujours ainsi... Tu as dit que... Non, je ne l'ai pas dit... Alors, je mens ?... »

On sent qu'une crise épouvantable approche. Je voudrais la tuer ou me tuer moi-même. Je sais qu'elle approche, j'en ai peur comme du feu ; je voudrais me contenir, mais la rage envahit tout mon être. Elle est dans le même état, pire peut-être ; elle se rend compte qu'elle déforme à dessein toutes mes paroles, et chacun de ses mots à elle est imprégné de venin. Là où elle sait être le plus sensible, elle pique. Plus la querelle va, plus la fureur monte. Je crie : « Tais-toi ! » ou quelque chose de semblable.

Elle bondit hors de la chambre, court auprès des enfants. Je cherche à la retenir pour en finir ; je la saisis par le bras. Elle feint que je lui fais mal, elle crie : « Enfants, votre père me bat ! » Je crie : « Ne mens pas ! » Elle crie : « Ah ! ce n'est pas la première fois ! » ou quelque chose dans ce genre. Les enfants s'élancent vers elle. Elle les apaise. Je dis : « Mensonge ! » Elle reprend : « Tout est mensonge pour toi ; tu tuerais quelqu'un que tu dirais qu'il ment. Maintenant je l'ai compris, c'est là ce que tu veux. » « Oh ! si tu crevais ! » criai-je.

Je me souviens combien cette terrible parole m'épouvanta. Jamais je n'avais pensé que je pouvais prononcer des paroles aussi brutales, aussi effroyables, et je fus stupéfait de celles qui venaient de m'échapper. Je crie ces paroles terribles et m'enfuis dans mon cabinet. Je m'assieds et fume. Je l'entends qui passe dans l'antichambre et s'apprête à partir. Je lui demande : « Où vas-tu ? » Elle ne répond pas. « Bon ! que le diable l'emporte ! » me dis-je à moi-même en revenant dans mon cabinet, où je me couche et me remets à fumer. Des milliers de plans de vengeance, de moyens de me débarrasser d'elle,

ou d'arranger cela et de faire comme si rien n'était arrivé me passent par la tête. Je pense à ces choses et je fume, je fume, je fume. Je songe à fuir, à m'échapper, à partir en Amérique. J'aime à rêver combien ce sera beau quand je me serai débarrassé d'elle, combien j'aimerai une autre femme, belle, toute différente d'elle. J'en serai débarrassé si elle meurt ou si je divorce, et j'invente les moyens d'arriver à cela. Je vois que je m'embrouille, mais, pour ne plus voir que je m'égare, je fume de plus belle.

Et, à la maison, la vie suit son train. L'institutrice des enfants vient et demande : « Ou est Madame ? Quand rentrera-t-elle ? » Les domestiques demandent s'il faut servir le thé. J'entre dans la salle à manger. Les enfants, surtout les aînés, Lise qui comprend déjà, me regardent interrogativement et la mine renfrognée. Nous prenons le thé en silence. Elle ne vient pas ! La soirée se passe. Elle ne vient toujours pas. Deux sentiments alternent dans mon âme : la colère contre elle, qui nous torture, moi et les enfants, par son absence, et qui finira quand même par rentrer, et la crainte qu'elle ne rentre pas et ne tente quelque chose contre elle-même. Mais où la chercher ? Chez sa sœur ? On a l'air bête d'aller demander où est sa femme. D'ailleurs, que Dieu la garde ! Si elle veut tourmenter qu'elle se tourmente d'abord elle-même. Elle n'attend du reste que cela. Et la prochaine fois ce sera pis encore. Et si elle n'est pas chez sa sœur ? Si elle va faire ou a déjà fait quelque chose ? Onze heures, minuit..., je ne dors pas. Je ne vais pas dans la chambre à coucher. C'est bête d'être étendu tout seul et d'attendre. Je cherche à m'occuper, écrire des lettres, lire. Impossible. Je suis seul, torturé, méchant, et j'écoute. Trois, quatre heures, elle n'est toujours pas là. Vers l'aube, je m'endors. Je me réveille : elle n'est pas encore rentrée.

Tout dans la maison va comme auparavant, mais tous sont étonnés, et me regardent interrogativement. Les enfants m'observent avec reproche. Et toujours le même sentiment d'inquiétude pour elle, et de haine à cause de cette inquiétude.

Vers onze heures du matin arrive sa sœur, son ambassadrice. Alors commencent les phrases habituelles : « Elle est dans un état terrible !... Qu'est-ce donc ?... Mais rien n'est arrivé ! » Je parle de son caractère impossible et j'ajoute que

je n'ai rien fait. « Mais cela ne peut pas durer ainsi », dit la sœur. Je réponds : « C'est son affaire, et non la mienne. Je ne ferai pas le premier pas. Si elle veut divorcer, tant mieux. » La belle-sœur s'en va sans avoir rien obtenu. Je dis bravement, résolument, que je ne ferai pas le premier pas, mais à peine est-elle partie que je vais dans l'autre pièce, là je vois les enfants épouvantés, pitoyables... et déjà je suis prêt à faire le premier pas. Je le ferais volontiers, mais je ne sais comment m'y prendre. De nouveau je me promène de long en large ; je fume. Au déjeuner, je bois de l'eau-de-vie et du vin et j'arrive à ce que je désire inconsciemment : ne plus voir la sottise, l'ignominie de ma situation.

Vers trois heures, elle arrive. Elle me voit et ne dit rien. Je crois qu'elle vient apaisée. Je commence à lui dire que j'ai été provoqué par ses reproches. Elle répond avec la même figure sévère et terriblement abattue qu'elle n'est pas venue pour des explications, mais pour prendre les enfants, et que nous ne pouvons plus vivre ensemble. Je lui réponds que ce n'est pas ma faute, qu'elle m'a mis hors de moi. Elle regarde d'un air sévère et solennel et dit : « N'ajoute plus rien, tu t'en repentirais ! » Je risposte que je ne puis tolérer les comédies. Alors elle crie quelque chose que je ne comprends pas et s'élance vers sa chambre. La clef grince, elle s'enferme. Je pousse la porte ; pas de réponse. Furieux, je m'en vais. Une demi-heure après, Lise arrive en courant, toute en larmes : « Quoi ? Est-il arrivé quelque chose ? On n'entend pas maman ! » Nous allons vers la chambre de ma femme. Je pousse la porte de toutes mes forces. Le verrou est mal tiré ; les battants s'ouvrent ; je m'approche du lit. En jupon, chaussée de hautes bottines, ma femme est couchée de travers sur le lit. Sur la table une fiole d'opium vide. Nous la rappelons à la vie. Des larmes ; enfin la réconciliation. Pas de réconciliation sincère, dans le fond de son âme chacun garde sa haine contre l'autre, mais il faut bien, momentanément, finir la scène d'une façon quelconque ; et la vie recommence comme auparavant. Ces scènes-là, et même de pires, arrivaient tantôt une fois par semaine, tantôt chaque mois, tantôt chaque jour. Et toujours la même chose. Une fois j'avais déjà pris mon passeport pour l'étranger. La querelle avait duré deux jours. Après une mi-explication, une mi-réconciliation, je restai.

XXI

— Tels étaient nos rapports quand parut cet homme. Il arriva à Moscou. Il se nommait Troukhatchevsky. Il vint chez moi. C'était un matin. Je le reçus. Autrefois, nous nous tutoyions. Il essaya par des phrases impersonnelles de réimplanter le toi. Mais, résolument, je donnai le ton en vous, et aussitôt il l'accepta. Il me déplut du premier coup d'œil. Mais, chose étrange, une force bizarre, fatale, me contraignait à ne pas le repousser, à ne pas l'éloigner, mais, au contraire, à le laisser approcher. Rien n'eût été plus simple que de m'entretenir quelques minutes avec lui, froidement, et de le congédier sans le présenter à ma femme. Mais non, comme exprès, je mis la conversation sur son art et lui dis que j'avais entendu qu'il avait abandonné le violon. Il répondit qu'au contraire il en jouait maintenant plus que jamais. Il se rappelait que je jouais jadis. Je répondis que j'avais abandonné la musique, mais que ma femme jouait fort bien. Chose bizarre, mes relations avec Troukhatchevsky dès le premier jour, la première heure, furent telles qu'elles auraient pu être après tout ce qui est arrivé. Il y avait quelque chose de tendu dans mon attitude envers lui ; je remarquais chaque mot, chaque expression et leur attribuais de l'importance. Je le présentai à ma femme. Aussitôt la conversation tomba sur la musique et il proposa de jouer avec elle. Ma femme, comme toujours depuis les derniers temps, était très élégante, très attirante et d'une beauté troublante. Visiblement il lui plut du premier regard. En outre elle était contente de jouer accompagnée du violon, ce qu'elle adorait. Il lui arrivait même d'inviter pour cela un violoniste du théâtre. De sorte que sur son visage s'exprimait cette joie. Mais quand elle jeta les yeux sur moi, elle comprit mon sentiment et dissimula son impression. Alors commencèrent ces jeux de la tromperie mutuelle. Je souriais agréablement, faisant mine que tout cela me plaisait extrêmement. Lui regardait ma femme comme tous les débauchés regardent les jolies femmes, en ayant l'air de s'intéresser seulement au sujet de la conversation, c'est-à-dire à ce qui ne l'intéressait pas du tout. Elle cherchait à paraître indifférente ; mais mon expression, mon sourire jaloux ou faux qu'elle connaissait si bien, et le regard voluptueux du musicien l'excitaient évi-

demment. Je vis qu'après la première entrevue déjà ses yeux brillaient particulièrement et que, probablement grâce à ma jalousie, entre lui et elle s'établissait cette espèce de courant électrique que provoque l'identité de l'expression du sourire et du regard. Elle rougissait, il rougissait ; elle souriait, il souriait. Nous parlâmes de musique, de Paris, de toutes sortes de futilités. Il se leva pour s'en aller ; le chapeau à la main sur sa hanche dandinante, il se tint debout, regardant tantôt elle, tantôt moi, comme s'il attendait ce que nous allions faire. Je me rappelle cette minute, précisément parce qu'alors je pouvais ne pas l'inviter, et rien ne serait arrivé. Mais je jetai un regard sur lui, sur elle. « Ne va pas croire que je puisse être jaloux de toi », pensai-je en la regardant ; « ou que j'aie peur de toi, » me dis-je m'adressant mentalement à lui. Et je l'invitai à apporter un soir son violon et à jouer avec ma femme. Elle leva sur moi un regard étonné ; son visage s'empourpra, comme si elle eût été saisie d'une soudaine frayeur. Elle commença par se récuser, disant qu'elle ne jouait pas assez bien. Ce refus m'excita davantage et j'insistai. Je me souviens du sentiment étrange avec lequel je regardai sa nuque à lui, son cou blanc, en contraste avec ses cheveux noirs séparés par une raie, quand, de sa démarche sautillante comme celle d'un oiseau, il sortit de chez nous. Je ne pouvais ne pas m'avouer que la présence de cet homme me faisait souffrir. Je savais qu'il dépendait de moi de m'arranger de façon à ne plus jamais le recevoir. Mais agir ainsi, c'était avouer que je le craignais. « Non, je ne le crains pas, ce serait trop humiliant », me dis-je. Et là même, dans l'antichambre, sachant que ma femme m'entendait, j'insistai pour que, le soir même, il vînt avec son violon. Il me le promit. Il partit.

Le soir, il arriva avec son violon. Ma femme et lui jouèrent ensemble. Pendant longtemps, le jeu marcha mal, nous n'avions pas la musique nécessaire, et celle que nous avions, ma femme ne pouvait la jouer sans l'avoir déchiffrée au préalable. J'aimais beaucoup la musique et m'intéressais à leur jeu. Je les aidais en arrangeant pour lui le pupitre et tournant les pages. Ils finirent par exécuter quelques morceaux : des chansons sans paroles, une petite sonate de Mozart. Il jouait admirablement. Il avait au plus haut degré ce qu'on appelle le ton, et, en plus, un jeu énergique et noble, qui ne correspondait pas

du tout à son caractère. Il était, cela va sans dire, beaucoup plus fort que ma femme ; il l'aidait et en même temps louait son jeu avec courtoisie. Il se tenait très bien. Ma femme paraissait ne s'intéresser qu'à la musique ; elle était très simple et naturelle. Pendant toute la soirée je feignis de m'intéresser seulement à la musique. Au fond, je ne cessais d'être torturé par la jalousie.

Dès le premier regard échangé entre ma femme et le musicien, je vis que la bête qui était en eux, bravant toutes les conditions de la situation et du monde, demandait : « Peut-on ? » et répondait : « Oh oui, avec plaisir. » Je vis qu'il ne s'était pas attendu à trouver dans ma femme, une dame de Moscou, une femme si agréable, et qu'il en était très heureux, car il n'avait aucun doute qu'elle *consentait*. Toute la question était que ce mari insupportable ne gênât pas.

Si j'eusse été pur, je n'aurais pas songé à ce qu'il pouvait penser d'elle ; avant d'être marié, comme la majorité des hommes, je regardais ainsi les femmes ; voilà pourquoi je lisais dans son âme comme dans un livre. J'étais au supplice surtout parce que j'étais sûr qu'elle n'avait d'autre sentiment envers moi qu'une irritation perpétuelle, qui s'interrompait parfois dans la sensualité coutumière et parce que j'étais sûr également que cet homme, grâce à ses dehors élégants et à sa nouveauté, grâce surtout à son grand talent indiscutable, grâce au rapprochement qui se fait sous l'influence de la musique et à l'impression que produit la musique, surtout le violon, sur les natures nerveuses, devait non seulement plaire, mais immanquablement, sans aucune difficulté, devait la subjuguier, la vaincre et en faire ce qu'il voudrait. Je ne pouvais ne pas voir cela et je souffrais horriblement.

Malgré cela, et peut-être même à cause de cela, une force quelconque, malgré moi, me poussait à être non seulement poli avec lui, mais plus que poli, aimable. Je ne saurais dire si je le faisais pour lui montrer que je ne le craignais pas ou pour moi, pour me tromper ; mais dès mes premières relations avec lui, je ne pouvais être à mon aise. J'étais obligé, pour ne pas céder au désir de le tuer immédiatement, de le caresser ; je lui versais à boire des vins très chers pendant le souper, je m'enthousiasmais à son jeu ; avec un sourire des plus aimables je lui parlais, et même je l'invitai à dîner pour le dimanche.

suivant et à faire de la musique. Je lui dis que j'inviterais quelques-unes de mes connaissances, amateurs de musique, pour l'entendre. Et cela se termina ainsi.

Poznidchev, très ému, changea de position et fit entendre son étrange son.

— C'est bizarre comme la présence de cet homme agissait sur moi, reprit-il de nouveau en faisant un effort évident pour paraître calme.

Deux ou trois jours plus tard, en rentrant chez moi, dans l'antichambre, je sentis subitement, sans pouvoir me rendre compte de ce que c'était, que quelque chose de lourd comme une pierre s'appesantissait sur mon cœur. Voici ce que c'était : en traversant l'antichambre j'avais remarqué quelque chose qui me le rappelait. Je ne m'en rendis compte qu'une fois arrivé dans mon cabinet, et je revins dans l'antichambre pour vérifier. Oui, je ne m'étais pas trompé. C'était son paletot, vous savez, un paletot à la mode (sans m'en rendre compte j'avais observé avec une attention extraordinaire tout ce qui ce rapportait à lui). J'interrogeai. C'était cela. Il était là. Au lieu de passer par le salon pour aller dans la salle, je traversai la chambre d'étude des enfants. Lise, ma fille, était assise devant un livre, et la vieille bonne avec la dernière-née se tenait auprès de la table et faisait tourner un couvercle. La porte de la salle était ouverte. J'entendis un arpège lent et leurs voix à lui et à elle. J'écoutai, mais ne pus distinguer. Evidemment les sons du piano étaient produits exprès pour étouffer leurs paroles, leurs baisers peut-être.

Mon Dieu ! ce qui me monta au cœur ! Ce que je m'imaginai ! Quand je me souviens de la bête qui vivait en moi alors, l'effroi me saisit. Mon cœur se serra, s'arrêta, puis se remit à frapper comme un marteau. Le sentiment principal, comme dans chaque accès de colère, c'était la pitié pour moi-même. « Devant les enfants, devant la vieille bonne ! » pensai-je. J'avais probablement l'air terrible parce que Lise me regarda avec des yeux étranges. « Que faire ? me demandai-je. Entrer ? Je ne le puis pas. Je m'en irai, je n'en peux plus. Dieu sait ce que je ferais si... Mais je ne puis pas m'en aller ! »

La vieille bonne leva les yeux sur moi. Il me sembla qu'elle me comprenait. « Je ne puis pas ne pas entrer », me dis-je. J'ouvris brusquement la porte. Il était assis devant le piano et,

de ses longs doigts blancs, recourbés, exécutait des arpèges. Elle se tenait debout, dans la courbure du piano à queue, devant la partition ouverte. Elle me vit ou m'entendit la première et leva les yeux sur moi. Fut-elle saisie, fit-elle mine de ne pas avoir peur, ou en effet ne fut-elle pas effrayée ? En tout cas elle ne tressaillit pas et ne bougea pas. Elle rougit, mais un peu après seulement. — « Je suis contente que tu sois venu. Nous n'avons pas arrêté ce que nous jouerons dimanche », dit-elle d'un ton qu'elle n'eût pas eu si elle eût été seule avec moi.

Ce ton, cette façon de dire « nous » en parlant de lui et d'elle, me révolta. Je le saluai sans mot dire.

Il me serra la main et, tout de suite, avec un sourire qui me parut moqueur, il m'expliqua qu'il avait apporté de la musique à préparer pour jouer dimanche et qu'ils étaient en désaccord sur le morceau à choisir : des choses difficiles, classiques, notamment une sonate de Beethoven, ou des morceaux légers ? Tout cela était si naturel, si simple, qu'il n'y avait pas moyen d'y trouver à redire. En même temps je voyais, j'étais sûr, que c'était faux, qu'ils s'entendaient pour me tromper.

Une des situations les plus pénibles pour les jaloux (et dans notre société tout le monde est jaloux) est celle qui résulte des conventions mondaines qui permettent une intimité très grande et dangereuse entre un homme et une femme. On devient la risée de tout le monde si l'on veut empêcher les rapprochements au bal, l'intimité des médecins avec leurs malades, la familiarité des occupations d'art, de peinture et surtout de musique. Pour que les gens s'occupent ensemble de l'art le plus noble, la musique, il faut une certaine intimité où l'on ne peut rien voir de blâmable : seul un sot jaloux de mari peut y trouver à redire. Et pourtant, chacun sait que, dans notre société, un grand nombre d'adultères se nouent, grâce précisément à ces occupations, surtout à la musique.

Je les avais évidemment embarrassés, parce que, pendant un bon moment, je n'avais pu rien dire. J'étais comme une bouteille renversée dont l'eau ne coule pas parce qu'elle est trop pleine. Je voulais l'injurier, le chasser, mais je sentais que je devais me montrer de nouveau aimable, affectueux envers lui. C'est ce que je fis. Grâce à ce sentiment étrange qui me forçait de le traiter d'autant plus aimablement que sa présence m'é-

tait plus pénible, cette fois encore je fis mine d'approuver tout. Je dis que je m'en rapportais à son goût et je conseillai à ma femme d'en faire autant. Il resta juste le temps nécessaire pour effacer l'impression fâcheuse de ma brusque entrée avec une figure épouvantée. Il s'en alla, l'air satisfait des résolutions prises ; quant à moi, j'étais convaincu qu'en comparaison de ce qui les préoccupait la question de musique leur était tout à fait indifférente.

Je l'accompagnai très aimablement jusqu'à l'antichambre (comment ne pas accompagner un homme qui est arrivé pour troubler votre tranquillité et perdre le bonheur d'une famille entière ?) et je serrai sa main blanche et molle avec une amabilité particulière.

XXII

— Toute cette journée, je ne parlai pas à ma femme ; je ne le pouvais pas. Sa présence provoquait en moi une telle haine que je me craignais moi-même. A table elle me demanda devant les enfans quand je m'absenterais. Je devais aller la semaine suivante à une assemblée du Zemstvo, dans une localité voisine. Je dis la date. Elle me demanda si je n'aurais besoin de rien pour le voyage. Je ne répondis pas ; je restai silencieux à table, et silencieux me retirai dans mon cabinet. Les derniers temps elle n'entrait jamais dans mon cabinet, surtout à cette heure. Là je me couchai sur le divan ; j'étais furieux. Tout à coup j'entendis ses pas. Alors une idée terrible, ignoble, me vint en tête : que, comme la femme d'Urie, elle voulait cacher une faute déjà commise et que c'était ce qui l'amenait chez moi à cette heure inaccoutumée. « Est-il possible qu'elle vienne chez moi ? » pensais-je, en entendant ses pas qui se rapprochaient. « Si elle vient chez moi, alors j'ai raison. » Une haine indicible m'envahit l'âme. Les pas se rapprochaient de plus en plus. Va-t-elle passer outre, vers la salle ? Non. La porte grince sur ses gonds, sa personne haute et belle apparaît, et dans sa figure, dans ses yeux, il ya une timidité, une expression insinuante qu'elle cherche à cacher, mais que je vois et dont je comprends le sens. J'avais tellement retenu ma respiration que je faillis suffoquer, et, continuant à la regarder, je pris une cigarette et l'allumai.

— « Qu'est-ce que cela signifie ? On vient chez toi pour causer et tu te mets à fumer ! »

Elle s'assit tout près de moi sur le canapé, se pressant contre mon épaule. Je reculai pour ne pas la toucher.

— « Je vois que tu es mécontent que je veuille jouer dimanche », dit-elle.

— « Je ne suis pas du tout mécontent », dis-je.

— « Est-ce que je ne le vois pas ! »

— « Eh bien ! je te félicite de ta clairvoyance ! Moi, je ne vois rien, sinon que tu te conduis comme une grue. Seulement, toi, l'ignominie t'est agréable, et moi je l'abhorre ! »

— « Si tu veux m'injurier comme un charretier, je m'en vais. »

— « Va-t'en... Sache seulement que si l'honneur de la famille n'est rien pour toi, pour moi tu n'es rien ; va au diable ! mais l'honneur de la famille m'est cher. »

— « Quoi ? qu'y a-t-il ? »

— « Va-t'en, au nom de Dieu ; va-t'en ! »

Feignait-elle de ne pas comprendre ou réellement ne comprenait-elle pas de quoi il s'agissait, mais elle s'offensa, se fâcha. Elle se leva, mais ne s'en alla pas, et s'arrêta au milieu de la pièce.

— « Tu es devenu absolument impossible, commença-t-elle. Avec un pareil caractère un ange même ne pourrait pas vivre » ; et, comme toujours, cherchant à me piquer le plus possible, elle me rappela un incident avec ma sœur. (Un jour je m'étais emporté et avais injurié ma sœur.) Elle savait que cela me torturait et cherchait à m'atteindre au point sensible. « Après cela, rien ne m'étonnera plus de ta part », dit-elle. « Oui, offensé, humilié, déshonoré et encore m'accuser », pensai-je ; et soudain une telle rage, une telle haine m'envahirent que je ne me souvenais pas d'avoir jamais éprouvé rien de pareil.

Pour la première fois, j'eus l'envie d'exprimer physiquement cette haine. Je bondis et m'avançai vers elle ; mais, au même instant, je compris mon état et me demandai si je ferais bien de m'abandonner à ma fureur ; aussitôt, je me répondis que ce serait bon, que cela lui ferait peur, et, au lieu de résister, je m'excitai, m'encourageai, et fus heureux de me sentir bouillir de plus en plus.

— « Va-t'en ou je te tue ! » criai-je, et, m'approchant d'elle,

je la saisis par le bras. J'avais grossi exprès l'intonation de colère de ma voix en disant cela. Et j'étais sans doute vraiment terrible, car elle devint si timide qu'elle n'avait même pas la force de s'en aller et prononça seulement : « Vassia, qu'as-tu ? »

— « Va-t'en ! hurlai-je plus fort encore. Il n'y a que toi pour me mettre dans une telle fureur, je ne réponds pas de moi, va-t'en ! »

M'abandonnant à ma colère, je m'en enivrais et voulais me livrer à quelque acte extraordinaire pour montrer la force de ma fureur. J'avais une envie terrible de la frapper, de la tuer, mais je me rendis compte que cela ne se pouvait pas, et je me contins. Je m'élançai vers la table, je saisis là un presse-papier, et, en criant encore une fois : Va-t'en ! je le lançai à côté d'elle, par terre. J'avais soigneusement visé à côté. Alors, elle se dirigea vers la porte pour sortir, mais s'arrêta dans l'embrasure. Aussitôt, et tant qu'elle put le voir (je le faisais pour qu'elle le vît), je pris sur la table un chandelier, un encrier, que je jetai par terre en continuant à crier :

— « Va-t'en ! je ne réponds pas de moi ! » Elle s'en alla et je m'arrêtai.

Une heure après, la vieille bonne entra chez moi et dit que ma femme avait une crise de nerfs. J'allai près d'elle : elle sanglotait, riait, sans pouvoir parler, et tressaillait de tout son corps. Elle ne simulait pas, elle était véritablement malade. Vers l'aube elle se calma, et nous nous reconciliâmes sous l'influence de ce que nous appelions l'amour. Le lendemain matin, quand, après la réconciliation, je lui avouai que j'étais jaloux de Troukhatchevsky, elle ne parut pas embarrassée et se mit à rire de l'air le plus naturel, si étrange lui semblait l'idée de céder à un pareil homme.

— « Est-ce qu'avec un tel homme une honnête femme peut éprouver un autre sentiment que le plaisir de faire de la musique ? Mais, si tu veux, je suis prête à ne jamais le revoir, même dimanche, quoique tout le monde soit invité. Ecris-lui que je suis souffrante, et ce sera fini. Une seule chose m'agace, c'est que quelqu'un, principalement lui, ait pu penser qu'il soit dangereux ! Je suis trop fière pour permettre à quelqu'un de pareilles pensées. »

Et elle ne mentait pas. Elle croyait ce qu'elle disait. Elle

espérait provoquer en elle-même par ses paroles du mépris pour lui, et par là se défendre. Mais elle n'y parvenait pas. Tout conspirait contre elle, surtout cette abominable musique. Ainsi se termina la querelle, et, le dimanche, nos invités se réunirent. Troukhatchevsky et ma femme firent de nouveau de la musique ensemble.

XXIII

— Inutile de dire, je pense, que j'étais très vaniteux : sans la vanité, avec notre façon de vivre, l'existence n'a pas de but. Aussi, pour ce dimanche, m'étais-je attaché à organiser avec goût le dîner et la soirée musicale. J'avais acheté moi-même un tas de choses pour le dîner, et j'avais choisi les convives.

Vers six heures, les invités arrivèrent, puis, lui, en habit, des boutons de chemise en brillants, de mauvais goût. Il avait une attitude familière. A toutes les questions, il répondait vite, avec un sourire d'acquiescement et d'intelligence, et une expression particulière qui voulait dire : « Tout ce que vous ferez et direz sera précisément ce que j'attendais. » Maintenant, je remarquais avec un plaisir particulier tout ce qu'il y avait de fâcheux en lui, car tout cela devait me tranquilliser et me prouver qu'il était tellement au-dessous de ma femme qu'elle ne pouvait s'abaisser jusqu'à lui, comme elle me l'avait dit. Je ne me permettais plus d'être jaloux ; premièrement, j'avais déjà éprouvé cette souffrance et avais besoin de repos ; deuxièmement, je voulais croire aux assurances de ma femme et j'y croyais. Malgré cela, je ne pouvais être naturel ni avec elle ni avec lui, pendant tout le temps du dîner et la première partie de la soirée, avant que la musique ne commençât ; involontairement, je suivais chacun de leurs gestes, chacun de leurs regards.

Le dîner fut, comme tous les dîners, ennuyeux et conventionnel. La musique commença assez tôt. Oh ! que je me rappelle tous les détails de cette soirée. Je me souviens comme il apporta le violon, ouvrit la boîte, enleva l'enveloppe que lui avait brodée une dame, et commença d'accorder l'instrument. Je revois l'air qu'avait ma femme en s'asseyant, un air faussement indifférent, sous lequel je vis qu'elle cachait une grande timidité, due surtout à l'insuffisance de sa science musicale. Elle s'assit avec cet air faux devant le piano, et

alors commencèrent les *la* ordinaires, les pizzicati du violon, l'arrangement des partitions. Je me souviens comment, après, ils se regardèrent, jetèrent un coup d'œil sur les assistants qui s'installaient, puis ils se dirent quelques mots et commencèrent. Il prit les premiers accords. Son visage devint sérieux, sévère, sympathique ; en écoutant les sons qu'il tirait de son violon, nonchalamment il pinça les cordes entre ses doigts. Le piano lui répondi et ça commença.

Poznidchev s'arrêta, et, à plusieurs reprises, il émit son étrange bruit. Il voulait continuer à parler, mais il renifla et s'arrêta de nouveau.

— Ils jouèrent la *Sonate à Kreutzer*, de Beethoven, continua-t-il. Connaissez-vous le premier presto ? Le connaissez-vous ? Oh ! Oh ! — s'écria-t-il.

Quelle chose terrible que cette Sonate ! Surtout cette partie ! Et chose terrible, en général, que la musique ! Qu'est-ce ? Je ne comprends pas ce que c'est que la musique, et pourquoi elle a de tels effets. On dit que la musique élève l'âme. Bêtise, mensonge. Elle agit, elle agit effroyablement (je parle pour moi), mais non d'une façon ennoblissante. Son action n'est ni ennoblissante, ni abaissante, mais irritante. Comment dirais-je ? La musique me fait oublier ma situation véritable. Elle me transporte dans un état qui n'est pas le mien ; sous l'influence de la musique, il me paraît sentir réellement ce que je ne sens pas, comprendre ce que je ne comprends pas, pouvoir ce que je ne puis pas. La musique me paraît agir comme le bâillement ou le rire ; je n'ai pas envie de dormir, mais je bâille quand je vois d'autres bâiller ; sans motif pour rire, je ris en entendant rire.

Quant à la musique, elle me transporte immédiatement dans l'état d'âme où se trouvait celui qui écrivit cette musique. Mon âme se confond avec la sienne et, avec lui, je passe d'un état à l'autre. Comment cela se fait-il, je n'en sais rien. Celui qui a écrit la *Sonate à Kreutzer*, Beethoven, savait, lui, pourquoi il se trouvait dans cet état : cet état le mena à certaines actions, et voilà pourquoi, pour lui, il avait un sens, tandis que pour moi il n'en a point. C'est la raison pour laquelle la musique provoque une excitation qu'elle laisse inachevée. On joue, par exemple, une marche militaire : le soldat passe au son de cette marche et la musique est terminée. On chante une

messe, je communie, et la musique encore est terminée. Mais l'autre musique provoque une excitation qui n'indique pas quel acte doit lui correspondre. Voilà pourquoi la musique est si dangereuse, agit parfois si effroyablement. En Chine, la musique est soumise au contrôle de l'Etat, et c'est ainsi que cela doit être. En effet, peut-on admettre que le premier venu hypnotise une ou plusieurs personnes et en fasse après ce qu'il veut ? Et surtout que l'hypnotiseur soit n'importe quel individu immoral ?

C'est un pouvoir effroyable dans les mains d'un individu quelconque. Par exemple, le premier presto de cette *Sonate à Kreutzer*, peut-on le jouer dans un salon où se trouvent des dames décolletées, puis, le morceau fini, applaudir, manger des glaces et raconter le dernier potin ? Ces choses-là, on ne peut les jouer que dans certaines circonstances importantes, graves, dans des cas seulement où il faut provoquer certaines actions correspondantes à cette musique. Mais il est forcément dangereux de provoquer une énergie de sentiment qui ne correspond ni au temps, ni au lieu, et qui ne trouve pas à s'employer. Sur moi, du moins, ce morceau agit d'une façon effroyable. Il me semble que de nouveaux sentiments, de nouveaux concepts que j'ignorais jusqu'alors se font jour en moi. « Ah ! oui, c'est comme ça... Pas du tout comme je vivais et pensais auparavant... Voilà comme il faut vivre », me disais-je en mon âme. Qu'était ce nouveau que j'apprenais ainsi, je ne m'en rendais pas compte, mais la conscience de cet état nouveau me rendait joyeux. C'étaient les mêmes figures, entre autres ma femme et lui, mais je les voyais sous un autre jour.

Après ce presto, ils exécutèrent l'andante, bien beau, mais ordinaire, pas très neuf, aux variations banales, et le finale, tout à fait faible. Ensuite, à la prière des invités, ils jouèrent encore une élégie d'Ernst, puis différents autres morceaux.

Tout cela était bien, mais ne produisait pas sur moi le centième de l'impression du début. Tout cela se passait déjà sur le fond de la première impression.

Pendant toute la soirée, je me sentis léger, gai. Quant à ma femme, jamais je ne la vis telle : ces yeux brillants, cette expression sévère, majestueuse, pendant qu'elle jouait, puis cette langueur complète, ce sourire faible, pitoyable et extatique

après qu'elle eut fini. Je vis tout cela sans y attacher d'importance, croyant qu'elle ressentait la même chose que moi, qu'à elle comme à moi étaient révélés de nouveaux sentiments. La soirée se termina bien et les invités se retirèrent. Sachant que je devais partir dans deux jours pour me rendre à l'assemblée, Troukhatchesvky, en prenant congé, me dit qu'il espérait, à son prochain passage à Moscou, avoir le plaisir de répéter cette soirée. Je conclus de là qu'il ne croyait pas possible de venir chez moi en [mon absence, et cela me fut agréable.

Comme je ne devais pas être de retour avant son départ, il résultait donc que nous ne nous reverrions pas.

Pour la première fois je lui serrai la main avec un vrai plaisir et le remerciai de l'agrément qu'il m'avait procuré. Il prit également congé de ma femme. Leur adieu me parut tout naturel et convenable. Tout allait à merveille. Tous deux, ma femme et moi, étions très contents de cette soirée.

XXIV

Deux jours après, je partais pour l'assemblée; j'étais, en faisant mes adieux à ma femme, dans un état d'esprit excellent et tranquille.

Dans le district, il y avait à s'occuper d'une foule de choses et c'était un monde et une vie à part. Pendant deux jours, je passai dix heures aux séances. Le second jour, on m'apporta à la Chancellerie une lettre de ma femme. Je la lus ici même. Elle me parlait des enfants, de l'oncle, des vieilles bonnes, des achats, et, entre autres, comme d'une chose toute naturelle, que Troukhatchevsky avait passé à la maison, qu'il lui avait apporté les partitions promises et lui avait proposé encore de jouer, mais qu'elle avait refusé.

Je ne me rappelais pas le moins du monde qu'il eût promis des partitions : il m'avait paru que, l'autre soir, il avait pris un congé définitif, aussi cela me surprit-il désagréablement. Mais j'avais tant à faire que je n'eus pas le temps de penser, et je ne relus la lettre que le soir, en rentrant chez moi.

Outre le fait que Troukhatchevsky était venu à la maison, tout le ton de la lettre me parut manquer de naturel. La bête enragée de jalousie se mit à rugir dans son repaire et sembla vouloir bondir; mais, ayant peur de cette bête, je l'enfermai.

le plus vite possible. « Quel abominable sentiment que la jalousie ! » me dis-je, « que peut-il être de plus naturel que ce qu'elle écrit ? »

Je me couchai. Je me mis à songer aux affaires à terminer. Toujours, pendant les assemblées, je dormais mal. Ce soir je m'endormis tout de suite. Mais, comme il arrive parfois, vous savez, une espèce de commotion électrique m'éveilla. Je m'éveillai et songeai immédiatement à elle, à mon amour charnel pour elle, à Troukhatchevsky et à ce qu'entre eux tout était consommé ! Aussitôt la rage et la colère me serrèrent le cœur. Mais j'essayai de me tranquilliser. « C'est stupide, me disais-je, il n'y a aucun motif, il n'y a rien. A quoi bon nous humilier, elle et moi, en supposant de telles horreurs ! Une espèce de violoniste qu'on invite, un vaucien avéré en face d'une femme respectable, d'une mère de famille, *ma* femme, quelle absurdité ! » Mais, d'autre part, je me disais : « Pourquoi cela n'arriverait-il pas ? pourquoi ? N'est-ce pas le même sentiment simple et compréhensible au nom duquel je me suis marié, au nom duquel j'ai vécu avec elle, la seule chose que j'ai voulu d'elle, la seule par conséquent que désirent les autres et ce musicien aussi ? Il est célibataire, bien portant (je me souvins comment craquaient les cartilages de sa côtelette et l'avidité avec laquelle ses lèvres rouges saisissaient le verre de vin), soigné de sa personne, bien nourri, et non seulement sans principes, mais évidemment avec le principe qu'il faut profiter de tous les plaisirs qui se présentent. Il y a un lien entre eux : la musique, tout ce qu'il y a de plus raffiné dans la volupté des sens. Qu'est-ce qui peut le retenir ? Rien. Tout au contraire l'attire. Et elle ? Mais qu'est-elle ? Elle fut et reste un mystère. Je ne la connais pas. Je la connais seulement comme un animal, et un animal, rien ne peut et ne doit le retenir.

Maintenant seulement je me rappelais leurs figures, la dernière soignée, quand, après la sonate à Kreutzer, ils jouèrent un morceau passionné, je ne sais plus de qui, mais un morceau passionné jusqu'à la pornographie. « Comment ai-je pu partir ? me disais-je en me rappelant leurs figures. N'était-ce pas clair qu'entre eux tout s'était accompli cette soirée ? N'était-ce pas clair qu'entre eux non seulement il n'y avait plus d'obstacles, mais que tous deux, surtout elle, éprouvaient une certaine honte après ce qui

s'était passé entre eux ? » Je me rappelais comment elle souriait faiblement, pitoyablement, béatement, en essuyant la sueur de son visage rougi, quand je m'approchai du piano. Déjà ils évitaient de se regarder, ce ne fut qu'au souper, quand elle lui versa de l'eau, qu'ils se regardèrent et se sourirent imperceptiblement.

Maintenant je me rappelais avec effroi ce regard et ce sourire à peine perceptible. « Oui, tout est fini », me disait une voix ; et tantôt une autre me disait le contraire : « Es-tu fou, c'est impossible. » Ainsi angoissé, je restai couché dans l'obscurité. J'allumai une bougie et je pris peur dans cette petite chambre au papier jaune. J'allumai une cigarette, et, comme il arrive toujours quand on tourne dans un même cercle de contradictions irréductibles, on fume ; je fumai donc cigarette sur cigarette pour m'étourdir et ne pas voir mes contradictions.

Je ne dormis pas de toute la nuit. A cinq heures, ayant décidé que je ne pouvais plus demeurer dans cet état et que je partirais tout de suite, je me levai. J'éveillai le gardien qui me servait et lui donnai l'ordre d'aller chercher des chevaux. A l'assemblée j'envoyai un mot disant que j'étais rappelé à Moscou pour une affaire urgente et que je priais qu'on me remplaçât par un membre du Comité. A huit heures, je montai en tarentass et partis.

XXV

Le conducteur entra et, ayant remarqué que la bougie de notre lanterne était presque consumée, il l'éteignit sans en mettre une nouvelle. Le jour commençait à poindre. Poznidchev se tut, soupirant profondément tout le temps que le conducteur resta dans le wagon. Il ne reprit son récit que quand le conducteur fut sorti, et que, dans le wagon demeuré obscur, s'entendit le bruit régulier du train en marche et le ronflement rythmique du commis. Dans la pénombre du jour naissant je ne voyais pas du tout Poznidchev ; je n'entendais que sa voix de plus en plus émue et douloureuse.

— Il me fallait faire trente-cinq verstes en voiture et huit heures en chemin de fer. En voiture le voyage fut très agréable. Il faisait un froid d'automne avec un soleil brillant ; vous savez, ce temps quand les roues marquent sur la boue durcie.

La route était unie, la lumière éclatante et l'air vivifiant. La voiture était confortable. Au lever du soleil, je partis et me sentis plus à l'aise. En regardant les chevaux, les champs, les passants, j'oubliais où j'allais. Parfois, il me semblait que je voyageais simplement et que ce qui motivait mon retour n'était pas; et j'étais heureux quand je m'oubliais ainsi. Mais dès que je me rappelais où j'allais, je me disais : « On verra après; n'y pense pas ! » A mi-chemin, se produisit un incident qui m'arrêta quelques heures en route et par lequel je fus distrait davantage : quelque chose, dans la voiture, se brisa; il fallut la réparer. Cet incident eut une importance considérable en ce que, au lieu d'arriver à Moscou à cinq heures, comme je le pensais, je n'y arrivai qu'à minuit, et ne fus à la maison qu'à minuit passé, puisque j'avais manqué le rapide et avais dû prendre un train omnibus. La recherche d'une charrette, la réparation, les paiements, le thé dans l'auberge, la conversation avec le portier, tout cela me distrayait encore davantage. A la tombée de la nuit tout fut près; je me remis en route, et le voyage fut encore plus agréable que dans la journée. La lune à son premier quartier, une petite gelée, la route encore bonne, les chevaux, le postillon joyeux : tout cela m'égayait; je songeais à peine à ce qui m'attendait, ou peut-être étais-je gai encore de ce qui m'attendait, pour dire adieu à la vie. Mais cet état paisible, la possibilité de surmonter mes préoccupations, disparut avec le voyage en voiture. Aussitôt dans le wagon, ce fut autre chose. Ces huit heures de chemin de fer furent pour moi si pénibles que je ne les oublierai de ma vie. Était-ce parce que, en entrant dans le wagon, je m'étais imaginé vivement être déjà arrivé, ou parce que le chemin de fer agit toujours d'une façon excitante, toujours est-il qu'aussitôt dans le train il me devint impossible de dormir; mon imagination, sans répit et avec une vivacité extraordinaire, me dessinait des tableaux plus cyniques les uns que les autres, des choses qui se passaient là-bas, sans moi, et qui excitaient ma jalousie. Je brûlais d'indignation, de rage, et d'un sentiment particulier qui me comblait d'humiliation, en contemplant ces tableaux, et il m'était impossible de m'en détacher, de ne pas les regarder aussi bien que de les effacer et me défendre de les évoquer. Plus je contemplais ces tableaux imaginaires, plus je croyais à leur réalité,

que semblait me prouver encore la variété de ces images. On eût dit qu'un démon, malgré ma volonté, inventait et me soufflait les plus abominables fictions. Je me rappelais une conversation ancienne que j'avais eue avec le frère de Troukhatchevsky, et, dans une espèce d'extase, je me déchirais le cœur par cette conversation, la rapportant à Troukhatchevsky et à ma femme.

C'était très longtemps auparavant, mais je me le rappelais. Le frère de Troukhatchevsky, une fois, à ma question s'il fréquentait les maisons publiques, répondit qu'un homme comme il faut ne va pas où l'on peut attraper une maladie, dans un endroit sale et ignoble, alors qu'on peut toujours trouver une femme distinguée. Et voilà que lui, son frère, avait trouvé ma femme.

« Il est vrai qu'elle n'est plus de la première jeunesse. Il lui manque une dent sur le côté et son visage est un peu empâté, pensai-je pour Troukhatchevsky. Mais que faire ? il faut se contenter de ce qu'on a ! »

« Oui, il l'oblige en la prenant pour maîtresse, me disais-je, et puis elle n'est pas dangereuse pour sa précieuse santé ! Non, ce n'est pas possible, reprenais-je avec effroi, rien de semblable ne s'est passé ! Il n'y a pas même raison de le supposer. Ne m'a-t-elle pas dit que l'idée même que je pouvais être jaloux d'elle, à cause de lui, était une humiliation pour elle ! Oui, mais elle mentait ; elle a toujours menti ! » et tout recommençait. Il n'y avait avec moi que deux voyageurs dans le wagon, une vieille femme et son mari, tous les deux peu causeurs ; même ils sortirent à l'une des stations, me laissant seul. J'étais comme une bête en cage. Tantôt je bondissais et m'avançais vers la fenêtre ; tantôt je me mettais à marcher, ayant peine à me tenir debout, comme si j'avais espéré faire avancer le train plus vite, par mes efforts ; mais le wagon, avec ses banquettes et ses vitres, tremblait continuellement, comme celui-ci.

Poznidchev se leva brusquement, fit quelques pas et se rassit.

— Oh ! j'ai peur, j'ai peur des wagons de chemin de fer ; l'effroi me saisit. Oui, c'est terrible, continua-t-il. Je me disais : « Il faut penser à autre chose, par exemple au patron de l'auberge où j'ai pris le thé. » Alors, dans mon imagination, paraît

le portier avec sa longue barbe et son petits-fils, un enfant du même âge que mon petit Basile. « Mon petit Basile ! Il verra le musicien embrasser sa mère. Que se passera-t-il dans sa pauvre âme ? Mais elle, elle ne songe point à cela ; elle aime ! » Et, de nouveau, tout recommençait. « Non, non... Eh bien, je penserai à la visite à l'hôpital. Oui, hier, un malade s'est plaint d'un médecin. Le médecin avait une moustache comme Troukhatchevshy... Quelle effronterie !... Tous deux me mentaient quand il m'a dit qu'il partait... » Et de nouveau tout recommençait. Tout ce à quoi je pensais me ramenait à lui. Je souffrais horriblement. Je souffrais principalement de l'ignorance, du doute, de cette sorte de dédoublement, de l'ignorance de ce que je devais faire : l'aimer ou la haïr. Je souffrais tant qu'il me vint la pensée, qui me séduisait, de descendre sur les rails, de me mettre sous le train et de tout terminer. Alors, au moins, on ne doutera plus. Une chose m'empêcha de le faire : la pitié, la pitié pour moi-même, qui éveillait en même temps ma haine pour elle. Envers lui j'éprouvais le sentiment étrange de mon humiliation et de sa victoire, mais pour elle une haine terrible. « Non, je ne peux pas me tuer et la laisser libre ! Il faut qu'elle souffre, il faut qu'elle sache au moins que j'ai souffert », me disais-je. Je sortais à toutes les gares pour me distraire. Au buffet d'une gare je vis qu'on buvait et, tout de suite, j'allai avaler un verre d'eau-de-vie. A côté de moi, un juif buvait aussi. Il se mit à me parler, et moi, pour ne pas rester seul dans mon wagon, j'allai avec lui, en troisième classe, dans un wagon sale, enfumé, couvert de pelures, de graines de tournesol. Là, je me mis à côté de lui. Il bavardait et racontait beaucoup d'anecdotes. Je l'écoutais, mais ne pouvais comprendre ce qu'il disait, parce que je continuais à penser à mon sujet. Il le remarqua et exigea de moi l'attention. Alors je me levai et retournai dans mon wagon. « Il faut réfléchir, me dis-je, voir si ce que je pense est vrai, si j'ai des raisons de me tourmenter. » Je m'assis pour réfléchir tranquillement, mais tout de suite, au lieu de réflexions calmes, la même chose recommença : au lieu de raisonnements, des tableaux et des images. « Que de fois me suis-je tourmenté ainsi, songeais-je, me rappelant des accès antérieurs et pareils de jalousie, et puis, finalement ce n'était rien. Il en est de même maintenant. Peut-être, c'est même certain, la trouve-

rai-je tranquillement endormie ; elle se réveillera, sera heureuse, et dans ses paroles, dans son regard, je verrai que rien n'est arrivé, que tout cela était absurde. Ah ! comme ce serait bien... » — « Mais non, c'est arrivé trop souvent, cette fois c'est fini », me disait une voix. Et de nouveau tout recommençait. Ah ! quel supplice ! Ce n'est pas dans un hôpital de syphilitiques que j'introduirais un jeune homme pour lui ôter le désir des femmes, mais dans mon âme, pour lui montrer le démon qui la déchirait. Ce qui était effroyable, c'était de me reconnaître un droit indiscutable sur le corps de ma femme comme si c'était mon corps, en même temps que je sentais que je ne pouvais posséder ce corps, qu'il n'était pas à moi, qu'elle en pouvait faire ce qu'elle voulait, et qu'elle en voulait faire ce que je ne voulais pas qu'elle en fît. En outre, je me sentais impuissant contre lui et contre elle. Lui, comme le Vanka des contes, chanterait avant de monter au gibet, baiserait ses lèvres douces, etc... Et il aurait l'avantage. Avec elle, c'est pire encore ; si elle ne l'a pas fait, elle le désire, et le veut. C'est encore pire. Il vaudrait mieux qu'elle l'eût déjà fait, je sortirais de mon incertitude. Enfin je n'aurais su dire ce que je désirais : je désirais qu'elle ne voulût pas ce qu'elle devait vouloir. C'était une folie complète !

XXVI

— A l'avant-dernière station, quand le conducteur entreprendre les billets, je pris mes bagages et allai sur la plateforme du wagon. La conscience que le dénouement était là, imminent, augmentait encore mon émotion. J'avais froid, ma mâchoire tremblait si fort que mes dents claquaient. Machinalement je sortis de la gare avec la foule. Je pris une voiture et allai à la maison. Sans penser à rien, je regardais les rares passants et les portiers et les ombres projetées par les lanternes de ma voiture tantôt devant, tantôt derrière. Après une demi-verste de course je me sentis froid aux pieds et je me souvins que, dans le wagon, j'avais ôté mes chaussettes de laine et les avais mises dans mon sac de voyage. Où avais-je mis le sac ? de voyage ? Était-il avec moi ? Oui. Et le panier ?... Je constatai alors que j'avais totalement oublié mes bagages ; je pris mon bulletin, mais, décidant que ce n'était pas la peine de retourner, je continuai ma route.

Malgré tous mes efforts pour me souvenir, je ne puis me rendre compte de mon état d'alors ; ce que je pensais, ce que je voulais, je n'en sais rien. Je me rappelle seulement que j'avais la conscience que quelque chose d'épouvantable, de très grave, se préparait dans ma vie. Était-ce si grave parce que je le pensais ainsi, ou bien avais-je un pressentiment ? Je ne sais. Peut-être aussi qu'après ce qui est arrivé tous les événements antérieurs ont pris dans mon souvenir une teinte lugubre. J'arrivai devant le perron. Il était minuit passé, quelques voitures stationnaient devant la porte, attendant des clients, attirées par les fenêtres (éclairées, les fenêtres éclairées étaient celles de notre salon et de notre salle de réception). Sans me rendre compte pourquoi nos fenêtres étaient éclairées si tard, je montai l'escalier, toujours dans l'attente de quelque chose de terrible, et je sonnai. Le domestique, un homme bon, diligent et très bête, nommé Egor, m'ouvrit. La première chose qui me sauta aux yeux dans l'antichambre fut, au porte-manteau, parmi d'autres vêtements, un pardessus. J'aurais dû m'en étonner, mais non : je m'y attendais. « C'est cela ! » me dis-je. Je demandai à Egor qui était là, il me nomma Troukhatchevski. Je m'informai s'il y avait d'autres visiteurs ? Il répondit : « Personne. » Je me rappelle de quel air il me dit cela, comme s'il voulait me faire plaisir et dissiper mes doutes. — « C'est cela ! » avais-je l'air de dire... — « Et les enfants ? » — « Dieu merci, ils vont bien, ils dorment depuis longtemps ! »

Je respirais à peine et ne pouvais retenir le tremblement de ma mâchoire. « Ainsi, c'est ce que je pensais ! » Jadis, il m'arrivait, en rentrant chez moi, de penser qu'un malheur m'attendait, mais il n'en était rien ; tout allait comme auparavant. Maintenant c'était une autre affaire. Tout ce que je m'imaginais, tout ce que je croyais être des chimères, tout cela existait vraiment. C'était là.

Je faillis sangloter, mais tout de suite le démon me souffla : « Pleure, fais du sentiment, et eux se sépareront tranquillement, et il n'y aura pas de preuves, et toute ta vie tu douteras, tu souffriras. » Alors la pitié pour moi-même s'évanouit, il ne resta qu'un sentiment étrange, vous ne le croirez pas, un sentiment de joie : ma souffrance allait être terminée ; main-

tenant j'allais pouvoir la punir, me débarrasser d'elle, donner libre cours à ma colère.

Et je donnai libre cours à ma colère ; je devins une bête féroce et rusée. « — Non, non, dis-je à Egor qui voulait m'annoncer. Tiens, prends une voiture et va vite chercher mes bagages. Voici le bulletin. Va. » Il passa le long du corridor pour prendre son paletot. Craignant qu'il ne leur donnât l'éveil, je l'accompagnai jusqu'à sa chambre et attendis qu'il fût prêt. De la salle à manger arrivait un bruit de conversation, de couteaux et d'assiettes. Ils mangeaient et n'avaient pas entendu la sonnette. « Pourvu qu'ils ne sortent pas », pensais-je. Egor mit son paletot à cold'astrakan et sortit. Je fermai la porte derrière lui. Une fois seul je me sentis anxieux à la pensée que, tout de suite, il fallait agir. Comment ? Je ne savais pas encore. Je savais seulement que, maintenant, tout était fini, qu'il ne pouvait être question de son innocence et que, dans un instant, je la punirais et romprais à jamais avec elle.

Auparavant, j'avais encore des doutes. Je me disais : je me trompe peut-être ? Maintenant le doute avait disparu. Tout était décidé irrévocablement. « Secrètement, toute seule avec lui, la nuit, c'est l'oubli de tous les devoirs. Ou, pire encore, elle apporte tant d'audace et d'insolence dans le crime pour que cet excès même d'audace prouve son innocence ! Tout est clair. Nul doute. » Je ne craignais qu'une chose : que chacun d'eux ne s'enfuît de son côté, qu'ils n'inventassent quelque nouveau mensonge et ne me privassent de la preuve matérielle, de la possibilité de les confondre. Et, pour les surprendre plus vite, je me dirigeai sur la pointe des pieds vers la salle à manger, non par le salon, mais par le corridor et l'appartement des enfants.

Dans la première chambre dormait le petit garçon. Dans la seconde la vieille bonne remua et il me parut qu'elle allait s'éveiller ; aussitôt je me représentai ce qu'elle penserait quand elle saurait tout, et la pitié que je ressentis pour moi-même fut si forte que je ne pus retenir mes larmes ; et, pour ne pas réveiller les enfants, je m'enfuis à pas légers, par le corridor, dans mon cabinet de travail où je me laissai tomber sur le divan et sanglotai... « Moi, honnête homme, moi, fils de parents honorables, moi qui toute ma vie ai rêvé le bonheur dans ma famille, moi, l'époux qui n'a jamais trahi... Et voilà mes cinq

enfants, et elle embrasse un musicien parce qu'il a des lèvres rouges ! Non, ce n'est pas une femme, c'est une chienne, une chienne immonde. A côté de la chambre des enfants pour lesquels toujours elle feignait tant d'amour ! Et ce qu'elle m'a écrit !... Et, au fait, peut-être en fut-il toujours ainsi. Peut-être a-t-elle eu avec les domestiques les enfants qu'on croit miens. Et si j'étais arrivé demain, elle serait venue à ma rencontre avec sa coiffure, avec son corsage, ses mouvements indolents et gracieux (et je vis toute sa personne attirante et ignoble) et la jalousie serait demeurée pour toujours dans mon cœur, le déchirant. Que dira la vieille bonne ? Egor ?... Et la pauvre petite Lise ? Elle comprend déjà quelque chose... Oh ! cette impudence, ce mensonge, cette sensualité bestiale que je connais si bien ! » me dis-je.

Je voulus me lever, impossible. Le cœur me battait si fort que je ne tenais pas sur mes jambes. « Oui, je mourrai d'un coup de sang ! C'est elle qui me tuera. C'est ce qu'elle veut. Qu'est-ce que cela lui fait de tuer ? Mais elle serait trop heureuse. Je ne lui laisserai pas ce plaisir. Oui, moi, je suis là et eux sont là-bas, ils mangent, ils rient, ils... Oui, bien qu'elle ne soit plus de la première jeunesse, il ne l'a pas dédaignée. Malgré tout elle n'est pas mal et surtout pas dangereuse pour sa santé à lui... Pourquoi ne l'ai-je pas étranglée alors, me dis-je, me rappelant une autre scène, quand, la semaine dernière, je l'ai chassée de mon cabinet de travail et que j'ai brisé les meubles. » Et je me souvins précisément de l'état où je me trouvais alors. Non seulement je m'en souvins, mais je sentis le même besoin de battre, de frapper, de détruire. Alors, brusquement, me vint le désir d'agir, et tous les raisonnements, excepté ceux qui étaient nécessaires à l'action, s'évanouirent. Je fus dans l'état de la bête ou de l'homme sous l'influence de l'excitation physique pendant un danger, lorsqu'on agit imperturbablement, sans hâte, aussi sans perdre une minute, en poursuivant un but précis.

XXVII

Je commençai d'abord par ôter mes bottes, et, en chaussettes, je m'approchai du mur, vers le divan, au-dessus duquel j'avais suspendu des armes à feu et des poignards. Je décrochai un poignard recourbé de Damas à la lame très aiguë, qui ne m'a-

vait jamais servi. Je le tirai de sa gaine. Je me rappelle que la gaine glissa derrière le divan et que je me dis : « Il faudra la retrouver après, il ne faut pas qu'elle se perde. » Puis j'ôtai mon pardessus que j'avais gardé tout le temps et, à pas de loup, doucement, je me dirigeai *là-bas*. J'ouvris brusquement la porte. Je me souviens de l'expression de leurs visages lorsque j'ouvris la porte. Je m'en souviens parce qu'elle éveilla en moi une joie douloureuse. C'était une expression de terreur. Ce que je désirais. Jamais je n'oublierai cet effroi désespéré et soudain qui apparut sur leurs visages quand ils m'aperçurent. Lui, je crois était à table, et quand il me vit ou m'entendit, il sursauta, se mit debout et recula jusqu'au buffet. La peur était le seul sentiment qu'exprimât nettement sa physionomie. En elle aussi se lisait la peur, mais avec d'autres impressions. Si sa physionomie à elle n'avait exprimé que l'épouvante, peut-être ce qui est arrivé ne serait-il pas arrivé. Mais, dans l'expression de son visage, il me sembla voir, du moins au premier moment, l'ennui, le mécontentement d'être troublée dans son amour, dans son bonheur avec lui. On eût dit que son seul regret était d'avoir été troublée au moment d'être heureuse. Ces diverses expressions ne parurent sur leurs faces qu'un instant. Presque immédiatement la terreur fit place à l'alternative : peut-on mentir ou non ? Si oui, il fallait commencer ; sinon, quelque chose allait se passer. Mais quoi ? Et il la regarda interrogativement. L'expression d'angoisse et d'ennui qui se montrait sur son visage me paraissait se transformer, quand elle le regardait, en une expression de souci pour lui.

Je m'arrêtai un instant à la porte, le poignard caché derrière mon dos.

A ce moment il sourit, et d'un ton indifférent jusqu'au ridicule, il dit : — « Nous faisons de la musique ». — « Je ne m'attendais pas », commença-t-elle en même temps réglant son ton sur le sien. Mais ni l'un ni l'autre ne continuèrent. La même rage que j'avais éprouvée la semaine précédente s'empara de moi. Je sentis le besoin de laisser éclater ma violence et la joie de la colère.

Non, ils n'achevèrent pas. Cette chose dont ils avaient peur allait commencer et rendre inutiles toutes paroles. Je me jetai sur elle en cachant le poignard pour qu'il ne m'empêchât pas

de porter le coup où je voulais, sous le sein, dans la poitrine; j'avais choisi cet endroit dès le premier instant. En ce moment il vit et, ce que je n'attendais pas de sa part, il saisit ma main et s'écria :

— « Revenez à vous... Que faites-vous?... Au secours ! »

J'arrachai ma main de son étreinte et fondis sur lui. Ses yeux rencontrèrent les miens, et, tout d'un coup, il pâlit, ses yeux scintillèrent bizarrement, et, ce que je n'attendais pas non plus de lui, il fila par-dessous le piano vers l'autre chambre. Je voulus le poursuivre, mais quelque chose de lourd s'abattit sur mon bras gauche. C'était elle. Je fis un effort pour la repousser ; elle se cramponna plus fortement, ne me lâchant pas. Cet obstacle inattendu, ce fardeau et ce contact répugnant ne firent qu'accroître mon irritation. Je me rendais compte que j'étais complètement fou et que je devais être effroyable. Et j'en étais heureux. Je pris mon élan, et, de toutes mes forces, du coude de mon bras gauche, je lui assénai un coup en pleine figure. Elle poussa un cri et lâcha mon bras. Je voulus poursuivre l'autre, mais je sentis le ridicule qu'il y aurait à poursuivre en chaussettes l'amant de sa femme. Or je ne voulais pas être grotesque ; je voulais être terrible, et, malgré la violence de ma rage, j'avais tout le temps conscience de l'impression que je produisais sur les autres, et même cette impression me guidait en partie. Je me tournai vers elle. Elle s'était effondrée sur la chaise longue, et, se couvrant le visage à l'endroit où je l'avais frappée, elle me regardait. Sa physionomie exprimait la peur et la haine envers moi, son ennemi, comme chez le rat quand on relève la ratière. Du moins ne vis-je en elle que cette peur et cette haine. Cette peur et cette haine qui avaient provoqué l'amour pour un autre. Peut-être encore me serais-je retenu et n'aurais-je pas fait ce que j'ai fait si elle s'était tue. Mais brusquement elle se mit à parler, et saisit ma main armée du poignard : « Reviens-à toi ! Que fais-tu ? Qu'as-tu ? Il n'y a rien eu... rien, rien !... Je te le jure ! » J'aurais atermoyé encore, mais ces dernières paroles, d'après lesquelles je conclus le contraire de ce qu'elles affirmaient, c'est-à-dire que *tout* était arrivé, ces paroles demandaient une réponse. Or cette réponse devait correspondre à l'état dans lequel je m'étais mis et qui allait et devait aller toujours crescendo. La rage aussi a ses lois.

— « Ne mens pas coquine ! » hurlai-je et, de la main gauche, je saisis sa main. Elle se dégagea. Alors, tenant toujours mon poignard, je la pris par la gorge, la terrassai et me mis à l'étrangler. Comme son cou était dur... De ses deux mains elle se cramponna aux miennes, les arrachant de sa gorge strangulée. Moi, comme si je n'attendais que cela, de toute ma force je la frappai d'un coup de poignard au côté gauche au bas des côtes.

Quand les gens disent que, dans les accès de fureur, ils ne se souviennent pas de ce qu'ils font, c'est absurde et c'est faux. Je me rappelle tout. Je ne perdus pas conscience un seul instant. Plus je m'excitais à la fureur, plus ma conscience était lucide, et je ne pouvais ne pas voir tout ce que je faisais ; à chaque seconde je savais ce que je faisais. Je ne puis dire que je savais d'avance ce que je ferais, mais à l'instant où j'agissais, et, il me semble même, un peu auparavant, je savais ce que je faisais, pour avoir la possibilité de m'en repentir, semblait-il, ou comme pour me dire plus tard que j'aurais pu m'arrêter. Je savais que je portais le coup au bas des côtes, et que le poignard entrerait. Au moment où je le faisais, je savais que j'accomplissais un acte horrible, tel que je n'en avais jamais accompli et dont les conséquences seraient épouvantables. La conscience fut rapide comme l'éclair, et le fait suivit immédiatement. L'acte laissa en moi une clarté extraordinaire. J'eus conscience et me souviens du moment, de la résistance du corset, et encore de quelque chose, puis l'enfoncement du couteau dans une matière molle. Elle saisit le poignard avec ses mains, s'y coupa, mais ne put arrêter le coup.

Longtemps après, en prison, quand la révolution morale fut accomplie en moi, je pensais à cette minute, je me remémorais tout ce que je pouvais et y réfléchissais. Je me rappelle le moment qui précéda l'acte, cette conscience terrible que j'avais de tuer une femme sans défense, ma femme ! Je me rappelle bien l'horreur de cette conscience et je sais vaguement qu'aussitôt le poignard enfoncé je le retirai, afin de réparer, d'arrêter mon action.

Pendant une seconde, je restai debout, immobile, attendant ce qui allait se passer, si ce que je venais de faire était réparable.

Elle bondit et s'écria : — « Nounou, il m'a tuée ! »

La vieille bonne, qui avait entendu du bruit, se tenait à la porte. J'étais toujours debout, attendant, et ne croyant pas moi-même à ce qui était arrivé. Mais à ce moment, sous son corset, un flot de sang jaillit. Alors seulement je compris que toute réparation était impossible ; je décidai même qu'elle n'était pas nécessaire, qu'il était arrivé ce que je voulais et que j'avais dû l'accomplir. J'attendis jusqu'à ce qu'elle tombât et que la bonne, en criant : « Oh ! mon Dieu ! » accourût vers elle. Alors seulement je jetai le poignard et sortis de la chambre.

« Il ne faut pas s'affoler, il faut avoir conscience de ce que j'ai fait », me dis-je, ne regardant ni elle, ni la vieille bonne. Celle-ci criait, appelait la femme de chambre. Je m'éloignai dans le couloir ; j'envoyai la femme de chambre et me dirigeai vers mon cabinet de travail. « Que faut-il faire maintenant ? » me demandai-je. Et, immédiatement, je compris ce qu'il fallait faire. Dès que je fus dans mon cabinet, je me dirigeai tout droit vers le mur, je décrochai le revolver et l'examinai attentivement. Il était chargé. Je le mis sur la table. Puis je ramassai la gaine du poignard, derrière le divan, et je m'assis.

Je restai longtemps ainsi. Je ne pensais à rien, je ne cherchais à me souvenir de rien. J'entendais là-bas un bruit de pas étouffés, un remuement d'objets et d'étoffes, puis l'arrivée d'une personne, puis encore d'une autre personne. Puis je vis Égor apporter dans ma chambre mes bagages du chemin de fer, comme si quelqu'un en avait besoin.

— « Sais-tu ce qui est arrivé ? lui dis-je. Dis au portier de prévenir la police. »

Il ne répondit rien et sortit. Je me levai, je fermai la porte, je pris les cigarettes et les allumettes, et je me mis à fumer. Avant même que j'eusse fini ma cigarette, le sommeil me saisit et me terrassa. Je dormis sûrement deux heures. Je me souviens d'avoir rêvé que je vivais en bonne intelligence avec elle, qu'après une brouille nous étions en train de faire la paix ; que quelque chose nous en empêchait, mais que, cependant, nous étions amis. Un coup à la porte me réveilla. « C'est la police, pensai-je en revenant à moi. J'ai tué, je crois. Mais c'est peut-être *elle*, peut-être n'est-il rien arrivé. » On frappa de nouveau. Je ne répondis pas. Je me posais la ques-

tion : « Est-ce arrivé ou non ? — Oui, c'est arrivé. » Je me souvins de la résistance du corset, de la pénétration du poignard, et un frisson courut dans mon dos... « Oui, c'est arrivé. Oui, maintenant je n'ai plus qu'à me tuer ! » me dis-je. Je disais cela, mais je savais bien que je ne me tuerais pas. Cependant, je me levai, je pris le revolver. Chose étrange, auparavant, j'avais souvent songé au suicide, cette même nuit, en chemin de fer, cela me paraissait facile, surtout parce que je pensais combien cela la stupéfierait. A présent, non seulement je ne pouvais me tuer, mais pas même y penser. « Pourquoi me tuer ? » me demandai-je sans me répondre. De nouveau on frappa à la porte. « Oui, mais d'abord il faut savoir qui frappe. J'ai le temps. » Je remis le revolver sur la table et le cachai sous un journal. Je m'avançai vers la porte et tirai le verrou. C'était la sœur de ma femme, une veuve bonne et sotte.

— « Basile, qu'est-ce ? » dit-elle ; et ses larmes, toujours prêtes, coulèrent. — « Que vous faut-il ? » demandai-je grossièrement.

Je sentais bien qu'il n'était point nécessaire d'être grossier avec elle, mais je ne pus trouver un autre ton.

— « Basile, elle se meurt ! Ivan Zakaritch l'a dit. »

Ivan Zakaritch, c'était le docteur, son docteur, son conseiller.

— « Est-il ici ? » demandai-je. Et toute ma haine contre elle se souleva de nouveau. — « Eh bien, quoi ? » — « Basile, viens près d'elle ! Ah ! que c'est horrible ! » dit-elle. « Aller près d'elle ? » me demandai-je. Et tout de suite je me repondis qu'il fallait y aller, que, probablement, cela se fait toujours ainsi quand un mari, comme moi, tue sa femme ; qu'il fallait absolument aller la voir. « Si cela se fait, il faut y aller ! me répétais-je. Oui, si c'est nécessaire, j'en aurai toujours le temps », me dis-je, songeant à mon intention de me faire sauter la cervelle. Et je suivis ma belle-sœur : « Maintenant il va y avoir des phrases, des grimaces, mais je ne céderai pas ! » me répétais-je. — « Attends, dis-je, à ma belle-sœur, c'est bête d'être sans chaussures. Laisse-moi mettre au moins des pantoufles. »

XXVIII

— Chose étrange, une fois hors de mon cabinet, quand je passai à travers les pièces si familières, de nouveau l'espoir me vint que rien n'était arrivé. Mais l'odeur des drogues médicales : iodoforme, acide phénique, me ramena à la réalité. « Non, tout est arrivé ! » En passant dans le corridor, à côté de la chambre des enfants, j'aperçus la petite Lise. Elle me regarda avec des yeux épouvantés. Il me sembla même que les cinq enfants me regardaient. J'arrivai à la porte de notre chambre à coucher ; la femme de chambre m'ouvrit de l'intérieur et sortit. La première chose que j'aperçus, ce fut, sur une chaise, sa robe gris clair toute noire de sang. Elle était étendue sur notre lit, les genoux soulevés. Elle était couchée très haut, sur des oreillers seulement, avec sa camisole entr'ouverte. Des linges recouvraient sa blessure. Une odeur lourde d'iodoforme emplissait la chambre. Ce qui me frappa d'abord et plus que tout, ce fut son visage enflé et bleui sur une partie du nez et sous les yeux. C'était la suite du coup de coude que je lui avais lancé quand elle avait voulu me retenir. De beauté il ne restait plus aucune trace. Quelque chose de hideux m'apparut en elle. Je m'arrêtai sur le seuil.

— « Approche-toi d'elle, approche-toi », me dit sa sœur.

« Oui, elle doit probablement se repentir, il faut lui pardonner », pensai-je. « Oui, elle meurt, il faut lui pardonner », ajoutai-je désirant être généreux. J'approchai jusqu'au bord du lit. Avec difficulté elle leva sur moi ses yeux dont l'un était tuméfié et prononça avec peine, en hésitant :

— « Tu es arrivé à ce que tu voulais ! Tu m'as tuée. » Et sur son visage, à travers les souffrances physiques, malgré l'approche de la mort, parut la même vieille haine que je connaissais si bien. — « Les enfants... je ne te les donnerai pas... tout de même... Elle (sa sœur) les prendra... »

Mais ce qui était pour moi l'essentiel, sa faute, sa trahison, on eût dit qu'elle ne croyait pas même nécessaire d'y faire allusion. — « Oui, jouis de ton œuvre ! » Et elle sanglota.

Sa sœur se tenait à la porte avec les enfants. — « Oui, voilà ce que tu as fait ! »

Je jetai un regard sur les enfants, puis sur son visage meurtri, tuméfié, et, m'oubliant pour la première fois, oubliant

mes droits, mon orgueil, pour la première fois je vis en elle un être humain. Et tout ce qui m'offensait naguère, toute ma jalousie, m'apparut maintenant si petit, et au contraire ce que j'avais fait m'apparut si important que j'eus envie de m'incliner, d'approcher mon visage de sa main et de dire : « Pardon ! » Mais je n'osai pas.

Elle se taisait, les paupières baissées, n'ayant évidemment pas la force de parler. Puis, son visage déformé se mit à trembler, à se rider ; elle me repoussa faiblement :

— « Pourquoi tout cela est-il arrivé... Pourquoi ? »

— « Pardonne-moi », dis-je.

— « Pardonner ? Tout cela n'est rien. Seulement pas mourir ! » s'écria-t-elle soudain. Et ses yeux brillèrent fiévreusement.

— « Ah ! tu es arrivé à ce que tu voulais. Je te hais ! Ah ! Ah ! »

Puis elle commença à délirer. Elle avait peur ; elle criait :

— « Tue, je n'ai pas peur... Mais frappe-les tous... Il est parti... Il est parti... »

Le délire continua. Elle ne reconnaissait plus personne. Le même jour, vers midi, elle mourut. Moi, je fus arrêté avant, à huit heures du matin. On me mena au poste de police, puis en prison. Là, pendant onze mois de prévention je réfléchis sur moi, sur mon passé, et je compris. Oui, je commençai à comprendre dès le troisième jour. Le troisième jour, on me mena là-bas...

Il sembla vouloir ajouter quelque chose, mais, n'ayant plus la force de retenir ses sanglots, il s'arrêta. Redevenu calme, il poursuivit :

— Je commençai à comprendre seulement quand je la vis dans le cercueil...

Il poussa un sanglot, puis, aussitôt, reprit hâtivement :

— Alors seulement, quand je la vis morte, je compris tout ce que j'avais fait. Je compris que c'était moi qui l'avais tuée, qui avais fait de cette créature qui se mouvait, qui était vivante, chaude, cette chose immobile toute froide, et qu'il n'existait aucun moyen de réparer cet acte. Celui qui n'a pas vécu cela ne pourra pas comprendre. Hou ! Hou ! fit-il plusieurs fois, puis il se tut.

Longtemps nous demeurâmes sans rien dire. Il sanglotait

et tremblait silencieusement devant moi. Son visage s'était affiné, allongé, sa bouche s'était élargie.

— Oui, dit-il subitement, si j'avais su ce que je sais maintenant, c'eût été tout autre chose. Je ne me serais marié avec elle à aucun prix ; je ne me serais jamais marié.

De nouveau nous restâmes longtemps silencieux.

— Eh bien, pardonnez...

Il se détourna de moi et s'allongea sur la banquette en s'enveloppant de son plaid. Il était huit heures du matin quand le train arriva à la gare où je devais descendre. Je m'approchai de lui pour prendre congé. Dormait-il, ou feignait-il de dormir, en tout cas il ne bougea pas. Je lui touchai le bras. Il se découvrit ; il ne dormait pas.

— Adieu, dis-je en lui tendant la main.

Il me tendit la main, me sourit imperceptiblement, mais d'un sourire si navré que j'eus envie de pleurer.

— Oui, pardonnez, dit-il, répétant le mot par lequel il avait terminé son récit.

LÉON, TOLSTOÏ.

Traduit par J.-W. BIENSTOCK.